

La cueillette des cerises

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 30

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. --
Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La cueillette des cerises.

Depuis 1827, nous disait un vieillard, je n'ai jamais vu autant de cerises. En effet, elles abondent cette année. Il est très curieux de parcourir nos campagnes à ce moment-ci, et d'assister à la cueillette de ce fruit délicieux. Le dimanche matin, par exemple, tous les vergers sont animés, de tous les cerisiers partent des cris de joie et des chansons, comme sur les coteaux de Lavaux au temps de la vendange. A Lavaux, les couplets se répondent de vigne en vigne ; dans nos vergers, ils se répondent d'arbre en arbre, d'échelle en échelle :

Il est des fermiers et des propriétaires qui prennent à la journée jusqu'à dix, douze, quinze personnes pour la cueillette des cerises, qu'il faut hâter avant les travaux de la moisson et avant que les fruits se pourrissent et tombent à terre.

Aucune liqueur n'est plus fréquemment falsifiée et contrefaite que l'eau de cerises. Des noyaux concassés, du mauvais troix-six, mélangés à une petite quantité de cerises en fermentation, voilà ce qu'on jette dans l'alambic, voilà le kirsch qu'on nous sert dans certains établissements, et qui fait dresser les cheveux.

Une pareille tromperie n'est certes pas pardonnable, même quand les cerises sont très rares ; mais cette année, où les branches craquent sous le poids des fruits, il faudrait être archi-canaille pour se livrer à ces infâmes manipulations.

On doit nous livrer cette année du kirsch excellent pour le prix de fr. 2,50 le litre.

Le cerisier est un arbre qui vit fort longtemps. On peut voir encore à Windsor, en Angleterre, un magnifique cerisier, planté en 1714 et greffé en 1725 par le roi Georges, qui était très friand de ce fruit. Pendant plusieurs règnes, une garde de plusieurs serviteurs était établie autour de ce cerisier pour empêcher les moineaux d'approcher de cet arbre privilégié, dont les fruits étaient exclusivement réservés à la table royale.

Aujourd'hui, les moineaux ont entière liberté de picoter les cerises historiques de Windsor, ce qui n'empêche pas la reine Victoria d'en avoir suffisamment pour sa table et pour en faire présent à ses premiers ministres.

Comme le roi Georges I^{er}, le grand Frédéric était très gourmand de cerises. Une année, la récolte se trouvant très endommagée par les moineaux, le roi

entra dans une grande colère et signa une ordonnance pour la destruction de tous les pierrots existant en Prusse.

Le décret royal fut exécuté. L'année suivante, il n'y avait plus de pierrots, mais aussi ni cerises, ni autres fruits, tout avait été détruit par les chenilles. Le grand Frédéric reconnut alors que les maraudeurs ailés étaient encore les meilleurs protecteurs de ses fruits favoris, et il fit revenir des pierrots.

On sait que les cerises ont inspiré à Pierre Dupont une de ses plus délicieuses chansons. Nous en citons deux couplets pour vous donner l'envie de la relire tout entière :

.....
Dans ces feuilles, à plein gosier,
Il semble qu'on jase et qu'on rie ;
Pour les oiseaux un cerisier
Est une bonne hôtellerie.
De ce jeune chardonneret
Gorgé de vermeille cerise,
Le chant semble plus guilleret ;
Ne dirait-on pas qu'il se grise !
Quelle chance pour les oiseaux !
Pour les enfants quelles surprises !
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

.....
Du beau cerisier rougissant
Des bambins la troupe s'empare.
Ils se déchirent jusqu'au sang,
Se bousculent sans crier gare !
Mal peignés, querelleurs, joufflus,
Leur poids fait craquer le branchage ;
Pour quelques cerises de plus,
On brave la mort à cet âge.
Quelle chance pour les oiseaux !
Pour les enfants quelles surprises !
Les pentes vertes des coteaux
Sont toutes rouges de cerises.

Et pourquoi ne pas rappeler cette page idyllique de J.-J. Rousseau, dans laquelle il raconte avec tant de fraîcheur une partie de campagne aux environs d'Annecy, en compagnie de M^{lles} Galley et de Graffenried :

«Après le dîner, nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et, pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des ceri-

ses. Je montais sur l'arbre et leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches.... Je me disais en moi-même : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur. »

L. M.

Un voyage à bon marché.

Un brave paysan, François ***, avait si souvent entendu parler de Paris, qu'il grillait d'envie de le connaître. Plusieurs de ses amis, qui avaient été à l'Exposition de 1878, ne cessaient de lui corner aux oreilles : « Si tu savais comme c'est beau, Paris !... Si tu voyais le Panthéon, Notre-Dame, le Louvre, l'Opéra, le Trocadéro !... Et les Parisiennes ! Toutes belles, douces, aimables, souriantes ! »

Mais le pauvre François, vieux garçon, âgé de 40 ans, n'avait encore aucune économie, pas un écu disponible. Chaque soir, il allait à l'auberge, où un litre en amenait un autre, et le vin l'égayant, il chantait un bout de chanson et allait se coucher content. Il aurait vieilli dans cette espèce de béatitude si Paris n'eût pas existé, si on ne lui eût pas représenté cette grande ville sous un jour aussi séduisant. Aussi François ne se coucha et ne se leva bientôt plus qu'absorbé, obsédé par cette idée : Aller à Paris.

Malheureusement, les voyages coûtent, même en troisièmes, et les économies projetées par le bon homme ne se réalisaient guère, car les demi-litres allaient toujours bon train.

— Décidément, tu n'iras jamais à Paris, lui disaient ceux qui trinquaient avec lui ; c'est une affaire en règle.

— Je vous dis que j'irai, je le jure ! disait François en frappant énergiquement sur la table.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis ces entrefaites, lorsque survint tout à coup la nouvelle de la découverte de Pasteur contre la rage. Ce qu'on vit dès lors apparaître de gens enragés est inimaginable. Il en venait de partout chez le célèbre savant. Les riches s'y rendaient par premier train et débarquaient rue d'Ulm quelques heures après la morsure ; mais les pauvres diables, obligés de faire la route à pied, seraient tous morts avant d'arriver. Et c'est pour leur venir en aide que plusieurs communes décidèrent qu'en pareille circonstance les frais de voyage seraient payés aux pauvres mordus.

François, qui était assez rusé, fut enchanté de cette mesure philanthropique ; mais les dogues et les caniches enragés étaient si rares dans la contrée que François n'eut pas la chance d'en rencontrer un seul, quoiqu'il fût chaque jour à leur recherche. « Bah ! se dit-il, je trouverai bien quelque chien de bonne volonté qui m'enfoncera ses dents dans le bras ; du reste, je me charge de lui en donner le motif. »

A partir de ce moment, notre gaillard tira violemment la queue à tous les chiens de l'endroit. Fatalité ! tous souffrirent cette méchanceté, se contentant de pousser quelques aboyements.... « Mordez-moi donc, idiots, murmurait François, c'est pour

me rendre service !... Vous ne voulez pas ?... C'est égal, vous ne m'empêcherez point de voir Paris. »

François se rendit à la campagne, et là, se mordit profondément lui-même. Il avait eu soin, auparavant d'arracher au cou de divers chiens quelques touffes de poil, et dès que le sang coula, il s'enfuit à travers champs en criant : « Au chien enragé ! Au secours !... Je suis enragé !... Je serai bientôt mort ! »

Et chacun d'accourir, armé d'épieu, de bâton, de fusils. Tout le village était en émoi. La municipalité fut convoquée à la hâte ; on constata la morsure et l'on ne douta nullement qu'elle ne fût celle d'un chien atteint de la terrible maladie.

La cas était pressant ; le boursier remit à François 250 francs et on l'expédia par le premier train.

Il y a de cela bien des mois et la municipalité attend encore de ses nouvelles. François a dû nécessairement supposer qu'à son retour, on lui demanderait trop d'explications. Il est à Paris, il s'y plaît et il y reste.

(D'après Auguste SAULIÈRE.)

UNE FEMME EN LOTERIE

VII

L'aube blanchissait à peine lorsque, mettant le pied dans la cour, sir Adams vit Miss Addah déjà en selle et prête à partir.

— Où allez-vous ? s'écria-t-il en faisant un bond de bête fauve.

— Je m'en vais, je vous l'ai dit hier, répliqua tranquillement la jeune femme.

— Vous ne partirez pas ! hurla-t-il avec une sorte de rage.

— Et qui donc m'en empêchera, s'il vous plaît ?

— Moi ! fit-il en saisissant la bride du cheval.

— Je voudrais bien voir cela, répliqua-t-elle en riant.

D'un coup de cravache magistralement appliqué, elle lui fit lâcher prise ; puis elle enleva son cheval, qui partit comme une flèche.

Sir Adams poussa un cri de douleur et de rage. Il resta d'abord stupéfait ; puis, courant à son écurie, il sauta sur un cheval et s'élança à sa poursuite.

Les domestiques, témoins de cette scène singulière, regardèrent un moment cette chasse d'un nouveau genre. Les deux chevaux, qu'on apercevait d'abord distinctement dans l'immensité de la prairie, ne semblèrent bientôt plus que des points noirs, puis ils disparurent derrière un pli de terrain.

La course continua longtemps avec des chances inégales, les deux adversaires conservant à peu près leurs distances premières. La victoire était assurée à celui dont le cheval fournirait la plus longue carrière. Tout d'un coup, celui de Miss Addah fit un faux pas et roula par terre. L'intrépide écuyère fut aussitôt debout et prête à se remettre en selle ; mais sir Adams arrivait près d'elle.

— N'approchez pas ou je vous tue ! fit-elle en présentant la bouche de son revolver à son assaillant.

— Eh ! tuez-moi, vous me rendrez service, vous me débarrasserez d'une vie que vous avez achevée de me rendre odieuse. J'étais tranquille dans ma solitude : pourquoi être venue troubler mon repos ? pourquoi y avoir introduit une animation dont je ne pourrai plus me passer désormais ?

— Allons donc ! vous êtes trop heureux de ressaisir votre liberté, de ne plus sentir à vos côtés quelqu'un qui vous contrarie sans cesse.